L'ÉPÉE,

LE BATON ET LE CHAUSSON,

VAUDEVILLE EN QUATRE TABLEAUX.

PAR MM. BARTHÉLEMY, LHÉRIE
ET LÉON DE CÉRAN.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 21 JUIN 1830.

PARIS.
CHEZ J.-N. BARBA,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, CÔTÉ DU THÉATRE-FRANÇAIS.
1830.

131626-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COURTOIS, maître d'armes.	MM. CAZOT.
THOMASSIN, bâtoniste et figurant au Cirque.	VERNET.
MICHEL DIT PICHEU, professeur de chausson.	ODRY.
ISIDORE, ébéniste, amant d'Augustine.	LHÉRIE.
GUSTAVE, jeune homme de bon ton.	MASQUILLIER.
MORISSON.	BRUNET.
DESROSIERS, habitué de la salle d'armes.	ASTRUC.
DUTILLEUL, témoin obligé.	ALPHONSE.
CABASSOL, prévôt de Picheu et de Thomassin.	LEBEL.
LE PRÉVOT de la salle d'armes.	GEORGES.
LE PETIT MICHEL, fils de Picheu.	LE PETIT FERVILLE.
AUGUSTINE, nièce des trois frères, et maîtresse d'armes dans un pensionnat de demoiselles.	Mmes HERFORT.
MADAME MICHEL.	FLORE.
UNE DAME.	ÉMÉLIE.
JEUNES GENS habitués de la salle d'armes et de la salle de chausson et de bâton.	

La scène se passe à Paris.

NOTA. Dans les villes où se jouera cette pièce, les acteurs sont libres d'ajouter les mots de localité qu'ils jugeront convenables.

Digitized by Google

L'ÉPÉE,

LE BATON ET LE CHAUSSON.

VAUDEVILLE EN QUATRE TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU.

PROVOCATION.

Une rue occupe le milieu de la scène; de chaque côté est une maison aboutissant sur le devant du théâtre; à l'une des maisons sont ouvertes trois fenêtres, dont deux sur la rue et une en face du spectateur. A l'autre maison, deux fenêtres, dont une sur la rue et l'autre sur la salle. Les fenêtres du côté du public laissent voir l'intérieur des chambres de Gustave et d'Augustine.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE DAME, *à la fenêtre.*

Voyez un peu si mon mari reviendra... C'était vraiment bien la peine d'épouser un homme qui, deux mois après son mariage, a repris sa vie de garçon; qui passe ses journées à la salle d'armes, et ses soirées au café, au billard... Ah! monsieur mon mari, vous mériteriez bien que je prisse quelque distraction sans vous... Dieu merci! les adorateurs ne me manqueraient pas... par exemple, ce jeune homme qui demeure en face, qui me persécute de ses œillades, ne me parle-t-il pas de son amour en termes assez clairs, bien qu'il s'exprime par signes?.....

Digitized by Google

Allons ! le voilà qui reparaît, va-t-il recommencer encore son amour télégraphique? (*Elle se retire en fermant sa croisée.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, *puis* AUGUSTINE.

GUSTAVE, *à sa fenêtre.*

Il faut pourtant que j'attire ses regards... je devrais peut-être commencer par savoir qui elle est?... Bah ! une belle inconnue, c'est plus piquant... mais elle a fait attention à moi... elle vient de me fermer sa fenêtre au nez. (*Augustine entr'ouvre doucement sa fenêtre qui est à côté de celle de la dame.*) Allons, voici encore cette petite grisette qui vient nous espionner. (*Il disparaît.*)

AUGUSTINE, *à sa fenêtre.*

Ce pauvre jeune homme !... quel mal il se donne pour me faire comprendre son amour !... C'est un joli garçon, un homme comme il faut... Ah ! si je n'aimais pas autant mon Isidore !... Isidore !... c'est avec lui que je serai heureuse... un garçon ébéniste qui a de quoi... et puis moi j'ai l'état que mon oncle Courtois m'a donné... avec cela nous pouvons nous faire un joli sort dans notre ménage; maîtresse d'armes dans un pensionnat de jeunes demoiselles... c'est recommandable et lucratif... Ces demoiselles y prennent goût, et elles ont raison.

AIR : En te voyant en gai luron.

Cet art chez les dam's est reçu,
La plus timide s'y hasarde.
On ne peut plus attaquer leur vertu,
Puisqu'ell's sav'nt se tenir en garde.
Leurs charmes en ont plus de prix,
Leur grace en est développée:
Ainsi les d'moisell's de Paris
Peuvent enlever des maris
A la pointe de l'épée.

Je crois que ce monsieur me salue; ce serait malhonnête de ne pas répondre à ses honnêtetés. (*Elle salue Gustave, puis elle se détourne honteuse.*)

GUSTAVE, *sur le devant de sa fenêtre.*

Faut-il avoir du malheur ! mon inconnue se cache...

Digitized by Google

et la petite reste à sa croisée... mais je crois l'apercevoir à travers les vitres... elle entr'ouvre ses rideaux... oui : c'est elle; je la reconnais. (*Il envoie un baiser.*)

AUGUSTINE.

Il devient téméraire ; le voilà qui m'envoie des baisers! Ceci passe la politesse, je ne puis répondre à celle-là.

SCÈNE III.

AUGUSTINE, GUSTAVE, *faisant toujours des signes*, ISIDORE, *dans la rue, en tablier.*

ISIDORE. (*Il entre en chantant.*)

Il va venir le sultan que j'adore ;
Son doux aspect fait palpiter mon cœur ;
Et dans ses bras jusqu'au point de l'aurore
J'épuiserai la coupe du bonheur...

Oui, tu vas voir ton Dodore, amante chérie... tu peux te flatter d'avoir un gentil adolescent... Dans huit jours la noce; et puis après le bonheur... Je parie qu'elle me tricote, en ce moment, mes bretelles de mariage... Oh! ces choses-là touchent le cœur. Allons! profitons du coup de deux heures pour lui dire un petit bonjour. (*regardant à la fenêtre d'Augustine.*) La v'là! à cette heure, elle ne manque jamais de se tenir à sa croisée pour me voir venir du bout de la rue... Mais que fait-elle là? comme elle gesticule! Des signes d'intelligence, et avec qui donc?... Tiens!... c'est avec la fenêtre d'en face! j'ai vu un bras d'homme. Il n'y a pas de bonne foi là-dedans... il faut éclaircir la chose. (*secouant le marteau de la porte.*) J'veux qu'ça fasse du bruit dans le quartier. Ah! je n'y pensais plus, il n'y a pas de portier dans l'allée... en avant la sonnette... je me trompe, c'est celle de la sage-femme... v'là la sienne.

AUGUSTINE, *dans la coulisse.*

On y va! on y va! (*Elle sort de la maison.*) Tiens! c'est mon Isidore. Bonjour, mon ami; pourquoi n'entres-tu pas?

ISIDORE.

Non. Je montais chez vous pour vous dire que je ne veux plus y remettre les pieds. Avec qui faisiez-vous des signes tout à l'heure?... parlez... répondez catégoriquement: quel est cet individu?

Digitized by Google

AUGUSTINE, *troublée.*

C'est un voisin.

ISIDORE.

Qui a l'air de voisiner un peu trop autour de votre cœur.

AUGUSTINE.

Mon cher Dodore...

ISIDORE.

Je ne suis plus votre Dodore. Il vous a fait le télégraphe, et vous lui avez fait la réponse... J'ai vu vos agaceries réciproques.

AUGUSTINE.

C'était par curiosité que je regardais.

ISIDORE.

C'est ça, par curiosité... je veux en découdre avec l'olibrius d'en face.

AUGUSTINE.

Isidore, vous allez me compromettre; on fait déjà assez de cancans sur mon compte dans le quartier.

ISIDORE.

Je me moque des cancans; j'irai raconter toute l'histoire à votre oncle Courtois, le maître d'armes; il me donnera un moyen expéditif d'expédier votre jeune homme.

AUGUSTINE.

Je vous en supplie, ne parlez pas à mon oncle, ou je suis perdue.

ISIDORE.

Assez causé... une plume, du papier et de l'encre de la petite vertu... s'il y en a dans la maison.

AUGUSTINE.

Il n'y en a pas. (*à part.*) Comme il est pâle de colère!

ISIDORE.

Pour lors, en avant ma mine de plomb... sur une feuille de votre souvenir. (*il écrit sur ses genoux.*) « Monsieur, à en juger par vos rideaux et votre logement, vous me faites l'effet d'un jeune homme de la société; vous pouvez avoir l'air superbe et même bien couvert, avoir du linge blanc et de la barbe sous le menton, tout ça n'empêche pas que vous n'êtes qu'un méchant blanc-bec de faire des signes à une femme qui est tout pour moi. Si vous avez du cœur, trouvez-vous lundi 7 du courant au bois de Vincennes, au polygone, à six heures du matin. *Post-scripton.* Je suis l'offensé, j'ai donc le choix des armes...

Digitized by Google

Ces armes sont l'épée, le bâton et le chausson, si vous en êtes susceptible.»

AUGUSTINE.

Quelle imprudence!

ISIDORE.

Il va recevoir sur-le-champ son défi. Moi, j'fais pas de tapage, je n'casse pas les vitres : j'vas lancer ça dans ses carreaux, comme les chansons du marquis des rues... ça fait mon compte.

(*Il enveloppe un gros sou dans le papier qu'il vient d'écrire, puis il le jette dans la chambre de Gustave à travers un carreau qui se brise avec fracas.*)

Bon! il a son affaire.

AUGUSTINE.

Quel scandale!

ISIDORE.

Il s'est caché, le poltron! V'là ce que c'est que de se montrer... Je ne l'ai pas vu... je ne le connais pas; c'est égal, l'ébéniste frottera le petit-maître. Parce qu'ils vous ont un Elbeuf sur le dos, ils se croient quelque chose... mais la veste est bonne là, il y a du nerf là-dessous..... Si l'habit fait sa poussière, on le bat; et à l'épée encore, s'il en pince.

AUGUSTINE.

Malheureux! tu n'as rien appris.

ISIDORE.

C'est une arme tout comme une autre; je ne la sais pas, c'est vrai; mais, bah! je monte chez votre oncle Courtois, je lui demande un coup, et je fonce.

AIR: Oui, voilà bien l'instant de commenter.

Pour me venger, me v'là, je suis tout prêt!
Non, rien ne peut m'faire avaler l'outrage!
Je n'ai jamais manié le fleuret;
Mais j'lui f'rai voir ce que peut le courage!
Pour me calmer il me faudra du sang,
Et ma vengeanc' ne sera pas trompée.
Oh! qu'il n'aill' pas v'nir me parler d'son rang!
Je ne connais entre nous deux maint'nant
Que la distance d'une épée.

(*Isidore sort en courant; Augustine se cache le visage entre ses mains, elle pleure.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU.

LA SALLE D'ARMES.

Une salle d'armes. Des masques, des fleurets sont accrochés au mur. Des banquettes. — Au lever du rideau, des élèves sont occupés les uns à tirer au mur, les autres à faire assaut. Un élève marque sur un tableau noir les coups portés.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESROSIERS, DUTILLEUL, ÉLÈVES.

TOUS.

AIR : L'brouillard du matin.

Attaquons,
Portons,
Reculons,
Avançons,
Ferme au poste
Et prompts à la riposte;
Pour nous le fleuret
N'est plus un secret;
Notre fer
Est vif comme l'éclair.

DESROSIERS.

Dieu! quel plaisir on goûte ici!
On y vit libre et sans souci;
J'y suis trop heureux, sur mon ame,
Puisque je n'y vois pas ma femme.

Reprise du chœur.

Attaquons, etc.

Digitized by Google

PREMIER ÉLÈVE.

Touché!

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Ce n'est pas vrai.

DUTILLEUL, *au premier élève.*

Un démenti! monsieur vous a offensé : je serai votre témoin.

DESROSIERS.

Allons! voilà M. Dutilleul qui va recommencer; il ferait battre deux montagnes pour avoir le plaisir d'être témoin. Quelle fureur de duels avez-vous donc? Du calme, du sang-froid, que diable; nous vivons dans le siècle de la raison et de la philosophie. D'ailleurs le duel est incompatible avec notre organisation sociale : le vrai sage méprise toutes les provocations.

DUTILLEUL.

Il faut donc refuser une affaire d'honneur?

DESROSIERS.

Non; mais il faut l'éviter.

DUTILLEUL.

Alors on passe pour un...

DESROSIERS.

Pour un!... je crois que vous voulez vous moquer des gens : je ne le souffrirai pas. Vous avez eu l'intention de m'insulter, sortons, M. Dutilleul.

DUTILLEUL, *vivement.*

Je serai votre témoin. (*se reprenant.*) Ah! pardon, je me trompe; votre adversaire. Cependant je déclare n'avoir pas voulu vous blesser; au surplus, vous avez fait vos preuves.

DESROSIERS.

Cela suffit, je suis satisfait. Mes amis, plus de disputes.

DUTILLEUL, *à part.*

Plus de disputes! il faut pourtant que je déjeune demain matin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUSTAVE.

TOUS.

Eh! voilà Gustave!

Digitized by Google

DESROSIERS.

Notre ancien camarade de salle!

CHŒUR.

AIR : C'est Oscar! pour nous quelle ivresse!

Quel bonheur! c'est ce cher Gustave!
Mes amis, saluons un brave.
Enfin un destin moins jaloux
Le fait revenir parmi nous!

GUSTAVE.

A mes désirs,
A mes plaisirs,
Aux amours,
Je consacrais tous mes jours.
Je vous avais oubliés tous :
L'honneur me rapproche de vous.

DESROSIERS.

L'honneur! tu as une affaire?

GUSTAVE, *lui donnant la lettre d'Isidore.*

Tiens, lis.

DESROSIERS, *lisant.*

Quel style! M. Marle a passé par-là; « à l'épée, au bâton, au chausson. » Mais c'est une plaisanterie.

GUSTAVE.

Je veux pourtant me mettre en mesure. Pourrais-tu m'indiquer quelques professeurs fameux dans ces deux parties?

DESROSIERS.

Parbleu! les deux frères de M. Courtois, qui tiennent académie au sixième ici dessus. Voilà leur adresse; ils logent ensemble.

GUSTAVE, *lisant.*

« Michel, dit le Picheux, tient académie de chausson et sciences accessoires; en douze leçons il garantit le corps humain de toute attaque offensive. On le trouve chez le marchand de vin, seulement depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Sa femme tient un dépôt de graisse d'ours du Nord, à 2 francs le pot. » C'est bien, j'y monterai tout à l'heure. Dis donc, Desrosiers, tu me serviras de témoin.

DUTILLEUL.

Et moi, je ferai l'autre.

Digitized by Google

GUSTAVE.

Je vous remercie, monsieur, je dois cette préférence à M. Courtois, notre professeur.

DUTILLEUL, *à part.*

Il est décidé que je ne déjeunerai pas demain.

DESROSIERS, *haut.*

Je suis sûr que c'est pour une femme, libertin! Est-elle jolie? oui. Est-ce une demoiselle? une femme mariée? Bien, bien, de la discrétion... Comment la nommes-tu?

GUSTAVE.

Je ne sais pas son nom.

DESROSIERS.

Allons! du mystère, dans une salle d'armes, entre amis. Ces pauvres maris, comme on les... hein? Ah! çà, mais ce n'est pas à moi à les plaisanter. Tu ne sais pas... depuis que je ne t'ai vu, je me suis marié: tu ne me trouves pas changé? C'est que j'ai de l'ordre maintenant.

AIR: Chantons, amis, dansons.

Quel exemple pour vous
Que le tableau de mon ménage!
Oui, vous serez, je gage,
Jaloux du bonheur d'un époux.

J'ai changé de conduite,
Et je deviens ermite:
Me voit-on autre part
Qu'au café, qu'au billard?

Quel exemple pour vous, etc.

En sablant le champagne
Je pense à ma compagne;
Mari rangé, sans bruit,
Je rentre après minuit.

Quel exemple pour vous, etc.

Mais sa santé m'est chère:
Elle dort... je préfère
Rentrer, époux humain,
Le lendemain matin.

Quel exemple pour vous, etc.

GUSTAVE.

Mais je voudrais parler à M. Courtois.

DESROSIERS.

Justement je l'entends.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES, COURTOIS.

COURTOIS.

Bonjour, messieurs et chers élèves. Que j'aime à me trouver parmi vous! Grace à l'amitié dont vous me gratifiez, ma clientelle s'arrondit de jour en jour; il ne se donne pas un coup d'épée *intra et extra muros*, qu'on ne dise : Il y a du Courtois là-dessous. M. Grisier a son talent, j'ai le mien : nous avons chacun le nôtre.

DESROSIERS.

Dans la Chaussée-d'Antin on ne parle que de vous.

COURTOIS.

J'aime à le croire. Aussi ai-je senti qu'étant constamment en contact avec ce qu'il y a de mieux dans la capitale, j'ai senti, dis-je, qu'il fallait que j'acquérasse des connaissances littéraires et grammaticales. Quel contraste je forme avec mes frères! Professeurs de bâton, de chausson, tranchons le mot, de savate; point de quartier pour eux. Faut-il que je sois du même sang, et de plus leur principal-locataire!... Je veux les ignorer. Eh bien! Gustave, quel hasard fortuit vous amène dans ma salle?

GUSTAVE.

Une affaire d'honneur; j'ai déjà Desrosiers pour témoin, faites-moi l'amitié d'être le second.

COURTOIS.

J'accepte, mon élève. Messieurs, que ma présence n'interrompe pas vos nobles occupations. Continuez, continuez, j'aurai l'œil sur vous. Surtout de la grace : souvenez-vous du précepte : Homicide point ne seras sans t'y prendre bien poliment. (*Les élèves se remettent à faire des armes. — A Gustave.*) Ah! çà, pour quel motif?

GUSTAVE.

Le voici : j'ai pour voisine d'en-face une jolie femme; j'en suis amoureux; quelqu'un s'en est aperçu et m'a jeté un cartel sans signature. Dois-je me mesurer avec un inconnu?

COURTOIS.

Les injures synonymes n'en sont pas moins des injures.

DESROSIERS.

Quelle arme choisiras-tu?

Digitized by Google

COURTOIS.

J'aime à penser qu'un élève de Courtois ne désertera pas l'arme éminemment française. Le pistolet est brutal, anti-chevaleresque ; à l'épée on défend son existence, on est actif, on meurt sans s'en apercevoir. Le pistolet fracasse, ravage, vous casse une jambe ou un bras, et par cela même vous défigure. Consultez nos duels les plus fameux, il y fut prohibé. Les Horaces et les Curiaces se battirent-ils au pistolet? Non ; ils le dédaignirent.

DESROSIERS.

Allons, monsieur Dutilleul, une botte.

COURTOIS, *à Gustave.*

A propos de... je donne tantôt pour la dot de ma nièce un grand assaut au bénéfice des Grecs; j'espère que vous y assisterez. Voici un billet; vous êtes mon élève, je ne veux pas que vous payassiez. (*aux élèves.*) Messieurs, voici les vôtres.

TOUS LES ÉLÈVES.

AIR : Comme ma vie est jolie.

Un billet,
S'il vous plaît;
De grace!
Une place,
De cabale,
Dans la salle,
Tantôt
Nous ferons assaut.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PRÉVOT, *puis* MORISSON.

LE PRÉVÔT.

Un M. Morisson, auquel vous avez donné rendez-vous, désire vous parler.

COURTOIS.

Ah! diable, j'avais oublié! Voici l'heure à laquelle j'ouvre mon cabinet de consultations gratuites pour les affaires d'honneur.

MORISSON.

Je suis ponctuel. Pardon, messieurs, je vous dé-

Digitized by Google

rangé peut-être. Je désirerais parler à M. Courtois, professeur d'escrime, ou, pour mieux dire, le maître en fait d'armes.

LE PRÉVÔT.

C'est monsieur.

DESROSIERS.

Voici un élève.

MORISSON.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; voici le sujet qui m'amène : je suis marié.

COURTOIS.

Cela se voit.

MORISSON.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, moi, j'ai la simplicité d'aimer mon épouse; que voulez-vous, j'étais sûr de son amour, cependant je me doutais de quelque chose. Il y a huit jours, après dîner, elle a la perfidie de m'offrir un billet de l'Odéon : on donnait *Stockholm et Fontainebleau*, précédé d'un *prologue*. Moi, j'accepte bonnement; que voulez-vous, j'ai la précaution de rentrer avant la fin du spectacle, il n'était que deux heures du matin. Qu'aperçois-je? le plus grand désordre dans la chambre de ma femme; j'y trouve un chapeau étranger sur lequel j'avais déjà des soupçons; mon épouse se trouble; je lis dans la coiffe le nom d'un de mes amis que je connais. On avait guetté mon départ, et je suis sûr qu'ils m'ont trompé bien avant le *prologue*. Voici le feutre accusateur : c'est un chapeau de soie; je le porte depuis huit jours pour me monter la tête, et pour avoir toujours devant les yeux la preuve de leurs complots. Que dois-je faire dans cette conjoncture? parlez-moi franchement.

COURTOIS.

Il n'est qu'un moyen honorable d'en finir; vous aurez une rencontre...

MORISSON.

Monsieur, je ne veux plus me rencontrer avec cet homme-là.

COURTOIS.

J'arrangerai l'affaire : vous vous battrez.

MORISSON.

J'aimerais mieux lui écrire.

COURTOIS.

Concedo.

Digitized by Google

MORISSON.

Et voici une lettre que j'ai rédigée *ab irato*. (*lisant.*) « Monsieur, vous avez eu la légèreté de me tromper de concert avec ma femme; de plus, vous avez eu l'infamie de changer de chapeau avec moi : je ne tiens plus à ma femme; mais je tiens à mes effets. — *Nota bènè*. Rendez-moi mon chapeau, car vous m'en faites porter un bien vilain... pour la forme. » — Pensez-vous, monsieur, que cette lettre puisse le choquer en aucune façon?

COURTOIS.

Cette lettre injurieuse rendra vos torts égaux : un duel sera inévitable. Monsieur, qui êtes-vous? connaissez-vous les armes?

MORISSON.

Monsieur, je suis apothicaire.

COURTOIS.

C'est un autre genre. Double-Tierce, donnez-nous des fleurets.

MORISSON.

Prenez garde à mes yeux, j'ai la vue basse. (*On lui présente un masque dont il couvre son visage.*)

COURTOIS. (*ils se mettent en garde.*)

(*Il lui porte une botte.*) Parez ce dégagement... Touché en plein corps. Il fallait parer tierce... la simplicité même.

MORISSON.

Vous avez poussé trop vite.

COURTOIS.

Permettez un sentiment. Vous êtes un peu rouillé, monsieur Morisson : à votre place, je substituerais au mot *infâme* quelque subjonctif moins désobligeant.

MORISSON.

Si je mettais *méprisable?*

COURTOIS.

Le participe présent est bien hasardé; cependant essayons encore. (*il lui porte une seconde botte.*) Une..., deux, houp-là! Touché de rechef. Il fallait parer quinte : la parade de la nature. Décidément, il paraît que vous n'êtes pas fort.

MORISSON.

Il paraît que je ne parais pas. Alors, voilà ce que je mettrai. « Monsieur, vous avez eu la fantaisie de me rendre ridicule, ça ne me regarde pas. Seulement, veuillez bien avoir l'extrême complaisance et la bonté de me renvoyer mon chapeau à domicile. Je paierai le commis-

Digitized by Google

sionnaire. Je suis bien le vôtre. » — Je ne pense pas que ça puisse l'offenser.

COURTOIS.

Il faudrait qu'il eût le caractère bien mal fait.

MORISSON.

Monsieur, je vous remercie de me faire sortir avec avantage d'une situation on ne peut plus délicate. J'ai l'honneur de vous saluer. Je ne veux pas que vous me reconduisiez.

COURTOIS.

Seulement jusqu'au bout du collidor.

MORISSON.

Puisque vous le voulez...

(*Il sort avec Courtois. Les élèves croisent leurs fleurets en voûte au-dessus de sa tête.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* COURTOIS *et* MORISSON; *un peu après*, ISIDORE.

DESROSIERS.

La bonne boule que ce M. Morisson! quel mari commode! Quelqu'un pourrait-il me dire où il demeure?

GUSTAVE.

Aurais-tu l'envie de changer aussi de chapeau avec lui?

DESROSIERS.

Ah! messieurs, la morale!

ISIDORE, *entrant, à la cantonade.*

Comment! monsieur Courtois, vous ne pouvez pas être mon témoin? Mais au moins vous me montrerez un coup.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DESROSIERS.

Ça me fait l'effet d'un ouvrier.

ISIDORE.

Salut la compagnie!... Pas de réponse?... Merci : on est honnête ici. (*il renfonce son chapeau et va s'asseoir sur une banquette. Il s'aperçoit que les élèves le regardent en rica-*

Digitized by Google

nant.) Qu'ont-ils donc ceux-là à me dévisager? (*haut.*) Est-ce que je n'ai pas le droit d'être ici comme vous?

DESROSIERS.

Vous l'avez, à voir cette humeur belligérante.

ISIDORE.

Je ne vous dis pas de sottises, ne m'en dites pas. (*les élèves se mettent à rire.*) Est-ce que je ne peux pas comme vous prendre des cachets? L'ébéniste a des vertus, il met à la caisse d'épargne. D'ailleurs je ne suis pas en train de rire, je me bats demain.

DUTILLEUL, *riant.*

A l'épée, peut-être?

ISIDORE.

Pourquoi pas à l'épée?

DUTILLEUL.

Eh bien! je serai votre témoin.

ISIDORE.

Merci, j'ai mon choix.

GUSTAVE.

Allons, messieurs, cessez. Ce jeune homme a l'air d'un brave, et vous avez tort...

ISIDORE.

Ah! voilà un bon enfant au moins.

AIR : Que la folie à table m'accompagne.

Merci, monsieur: vous prenez ma défense,
Parc' que je m'trouve chez des gens du bon ton,
V'là qu'aussitôt on me raille, on m'offense,
Et tout cela sans rime ni raison.
Chez nous, monsieur, n'craignez pas c't'injustice,
Si vous venez dans notr' société,
Je n'aurai pas à vous rendr' ce service,
Car j'en réponds, vous n's'rez pas insulté.

GUSTAVE.

Messieurs, ce jeune homme m'inspire de l'intérêt : je suis dans la même situation que lui.

ISIDORE.

Tiens! vous vous alignez aussi? Eh bien! je vous souhaite bonne chance.

GUSTAVE.

Allons, Desrosiers, passons dans l'autre salle, nous y serons plus tranquilles. J'ai besoin de me refaire la main. (*à Isidore.*) Pour vous, mon ami, si je vous retrouve ici,

Digitized by Google

je me ferai un vrai plaisir de vous montrer quelques bottes.

ISIDORE.

J'en ai besoin ; ce n'est pas de refus.

(*Gustave et Desrosiers passent dans une salle attenante, au moment où Courtois et Augustine paraissent.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, COURTOIS, AUGUSTINE.

ISIDORE, *à part.*

Augustine ! Ah ! si j'avais su qu'elle devait venir maintenant.

AUGUSTINE, *à part.*

Isidore !

COURTOIS.

Messieurs, voici ma nièce, un de mes plus forts élèves, qui doit joûter aujourd'hui avec une des meilleures lames de Paris. Elle a quitté l'aiguille pour l'épée, et elle en décout déjà joliment. (*à Isidore.*) Mon garçon, j'en suis fâché, je ne puis m'occuper de toi ; en ce moment, j'ai des ordres à donner ; mais ta future me remplacera : du reste, je te finirai.

ISIDORE, *à part.*

Ma future... prends garde de le perdre.

PREMIER ÉLÈVE.

Allons, messieurs, nos exercices sont finis, partons : et revenons bien vite applaudir au talent de mademoiselle.

CHŒUR.

AIR : Allons, partons pour la cérémonie.

Allons,
Partons,
Et faisons diligence ;
Ici bientôt
Va se donner l'assaut :
Il ne faut pas que sans nous il commence.
Pour ce plaisir
Il faut tous revenir.

(*Courtois sort avec tous les élèves.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ISIDORE, AUGUSTINE.

ISIDORE, *à part.*

Ils me laissent seul avec elle... la v'là! dire qu'il faut la perdre!... et c'est le diable quand on perd une aussi jolie créature, un autre l'a bientôt retrouvée; ça fait mal.

AUGUSTINE, *à part.*

Il faut que je lui donne une leçon d'armes. (*approchant timidement.*) Eh bien! Isidore... (*se reprenant.*) c'est-à-dire monsieur Isidore. Vous songez donc toujours à aller vous battre? Quand je pense que c'est pour moi... pour des bêtises.

ISIDORE.

Vous appelez ça des bêtises? mais non : c'est pour la propre satisfaction de l'ébéniste outragé que je veux me couper la gorge.

AUGUSTINE, *à part.*

A-t-il la tête montée!

ISIDORE.

C'est pour demain, oh! je ne reculerai pas. Mais ça vous est égal, vous ne m'aimez plus; vous me dédaignez à c't 'heure que vous êtes maîtresse d'armesdans une pension de demoiselles. Vous n'étiez pas si fière quand vous n'étiez que simple couturière en chambre, quand j'ai fait votre connaissance à l'ermitage, où j'ai dansé dix-neuf contredanses de suite avec vous. Mais je ne vois plus en vous que mon professeur; apprenez-moi ma leçon, femme perfide, et surtout un coup terrible.

AUGUSTINE, *à part.*

Quelle situation!

ISIDORE.

Quand vous voudrez mam'selle. (*Augustine va prendre des fleurets.*) J'aurai deux bons témoins à mes côtés, Picheux et Thomassin, les professeurs de bâton et de chausson...

(*Ils se mettent en garde; Augustine fait le salut des armes.*)

Digitized by Google

ISIDORE.

Tant de grace et tant de trahison!

(*Après qu'elle lui a montré la botte.— Avec chaleur.*)

AIR : De ne perdre que ce trésor.

J'vas dans c'cabinet
Apprendre en s'cret
Votr' bott' secrète;
Il faut m'enfermer
Pour m'escrimer:
J'ai l'coup dans ma tête...
J'crains personne;
Faut pas qu'on m'chiffonne.

AUGUSTINE, *à part.*

Dieu! que je frissonne!

ISIDORE.

Pour être plus sûr,
Je vais tout seul tirer au mur.

ENSEMBLE.

ISIDORE.

J'vas dans ce cabinet, etc.

AUGUSTINE.

Il va dans c'cabinet
Apprendre en s'cret
Ma bott' secrète;
Il court s'enfermer
Pour s'escrimer;
Il a l'coup dans la tête.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

AUGUSTINE, *à part en voyant Gustave.*

Que vois-je! le voisin! ils vont se reconaître! tout est perdu.

ISIDORE.

Je ne crains plus rien; j'ai mon affaire; je suis sur de moi. Ah! vous voilà, monsieur.

Digitized by Google

AUGUSTINE, *alarmée.*

Isidore, je t'en prie, ne t'emporte pas.

ISIDORE.

Non non; il faut profiter de son feu; il m'a promis un coup... vous allez voir... vous êtes mon adversaire, en garde! huit... dix... je fonce... vous êtes mort.

(*Il lui porte le coup que lui a montré Augustine.*)

AUGUSTINE.

Arrêtez, arrêtez! je vous en supplie. Isidore, monsieur, écoutez-moi, vous me faites trembler. (*elle appelle*) Monsieur Courtois, mon oncle, venez!

GUSTAVE.

Qu'avez-vous donc?

AUGUSTINE.

Vous me le demandez!

ISIDORE.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

AUGUSTINE.

Quand je vous vois en agir ainsi avec monsieur.

ISIDORE.

Lui! c'est un ami, un bon enfant.

AIR : Le chagrin se déride.

Il n'a pas l'ame fière:
C'matin il m'défendait,
Quand tout' la salle entière
D'l'ébéniste s'moquait.
Comm' moi, hors la barrière,
Monsieur s'aligne aussi;
Il s'trouv' dans une affaire,
Ça m'rapproche de lui.

AUGUSTINE, *à part.*

Tant mieux! ils ne se connaissent pas.

GUSTAVE.

Vous avez là une botte dangereuse... Votre adversaire sera fort embarrassé, car moi-même je n'ai pas saisi la parade.

AUGUSTINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! ce pauvre jeune homme sera victime! Oh! quelle idée! ils sont sauvés tous les deux... C'est ça, j'ai enseigné le coup à l'un, montrons la parade à l'autre. (*haut à Gustave*). La parade est bien simple pourtant... vous parez demi-cercle et rendez la main.

Digitized by Google

ISIDORE.

Oui, mais mon ennemi ne la connaît pas, et à six heures un quart son affaire sera faite.

GUSTAVE.

Tiens! il faut que je me trouve à cette heure-là au bois de Vincennes.

AUGUSTINE, *à part.*

J'y serai.

ISIDORE *étonné.*

C'est aussi mon bois.

AUGUSTINE, *à part.*

Allons! tout va se découvrir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, COURTOIS, LA SOCIÉTÉ.

COURTOIS.

AIR :

(*à sa nièce*)
En lice vous allez paraître.
(*au public*)
Messieurs, veuillez bien vous placer.
(*à sa nièce*)
Faites honneur à votre maître.
(*au public*)
L'assaut va bientôt commencer.

LE PUBLIC.

Nous accourons, le plaisir nous réclame.
Ah! quel spectacle on va donner ici!
Grace à l'exemple, oui, chaque femme
Peut faire assaut avec son mari.

COURTOIS.

Je vous présente ici ma nièce :
Comme elle sait croiser le fer!
Vous jugerez de son adresse.
Mais où donc est son partener?

LE PRÉVÔT.

Monsieur Courtois, voici une lettre très pressée.

Digitized by Google

COURTOIS.

Voyons. (*il la lit.*) O ciel! quel malheur! c'est de son adversaire... elle est de faire part. « L'indisposition su-« bite de mon mari, qui vient d'être tué en duel, l'empê-« chera de paraître à l'assaut; veuillez réclamer pour lui « l'indulgence du public. » — Nous sommes forcés, messieurs, de renvoyer l'assaut à la semaine prochaine; ce sera au bénéfice de la veuve et des orphelins, et toujours au profit des Grecs.

TOUS.

Ah! quel est notre chagrin!
Pour nous quelle douleur amère!
Il eût bien dû, pour nous plaire,
Ne mourir (*bis.*) que demain matin.

ISIDORE, *à part.*

Je vais retenir moi-même
Mes deux témoins au sixième.

GUSTAVE, *à part.*

Je vais monter prendre leçon
Et de bâton et de chausson.

TOUS EN CHŒUR.

Ah! quel est notre chagrin, etc.

(*Tout le monde sort. Le théâtre change à vue et représente le tableau suivant.*)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

Digitized by Google

TROISIÈME TABLEAU.

LE BATON ET LE CHAUSSON.

Une mansarde délabrée. Des chaises cassées, un miroir brisé; des bâtons en ratelier, des chaussons suspendus au mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MICHEL, *faisant des chaussons de lisière*, CABASSOL, *taillant des bâtons*, LE PETIT MICHEL, *étudiant dans un livret*.

TOUS.

AIR du Maçon.

Travaillons, (*bis.*)
Mettons-nous à l'ouvrage;
Travaillons, (*bis.*)
Allons, prenons courage.

CABASSOL.

Façonnons
Nos bâtons.
Je me sens tout en nage.

MADAME MICHEL.

Achevons
Nos chaussons;
Allons, prenons courage.

ENSEMBLE.

LE PETIT MICHEL.

Étudions. (*bis.*)

LES AUTRES.

Travaillons, (*bis.*)
Nous nous reposerons.

MADAME MICHEL.

Allons! Cabassol, dépêche-toi, tu sais que Picheu et Thomassin ont séance à six heures : que les bambous

Digitized by Google

soient prêts! Tu vois, j'achève les chaussons pour les évolutions de M. Picheu, mon époux.

CABASSOL.

Quelle scie que vot' Picheu! il aurait bien dû me laisser dans la banque! Je n'avais pas tant de mal, lorsque j'étais paillasse. Quand j'avais raconté l'histoire de ma cousine, reçu ma claque, mon coup de pied, et chanté :

« C'est dans la ville de Bordeaux
« Qu'est arrivé trois grands vaisseaux :
« Les matelots qu'étaient dedans
« C'étaient, ma foi, de bons enfans, »

c'était fini; je pouvais flâner un peu, mais ici, faut que le jour je taille des cornouillers; le soir, faut que je serve de mannequin au sieur Picheu pour les coups de pied et les coups de poing qu'il montre à ses élèves; aussi dès que je le vois ça me casse bras et jambes... Et votre beau-frère... Thomassin, le bâtoniste, qui m'enlève une centine de dessus le nez pour prouver son adresse!

MADAME MICHEL.

Plains-toi! tu as des petits profits.

CABASSOL.

Ils sont gais les profits! J'ai un demi pour cent sur les pour-boires qu'on me donne.

MADAME MICHEL.

N'es-tu pas bien aise de te trouver ici avec des gens comme il faut? car le chausson est à la mode; nous avons des élèves dans toutes les classes de la société.

LE PETIT MICHEL.

Maman, fais-moi répéter pour voir si je sais.

MADAME MICHEL, *prenant le livre.*

Et où est-ce que vous irez ce soir?

LE PETIT MICHEL.

Mon maître m'a dit que c'était Cour des Fontaines. parce que la place de la Bourse est déjà usée. Tiens, maman, dis-moi une question, je te répondrai la réponse.

MADAME MICHEL, *lisant.*

« Demande. — Qu'est-ce que la France? »

LE PETIT MICHEL, *d'un ton de perroquet.*

« Réponse. — La France est un grand pays dont les habitans courageux et spirituels sont bornés au Nord par la Manche et la Belgique; au Sud par la mer Méditerranée, à l'Est par la Suisse ou l'Allemagne, à l'Ouest par l'Océan. »

Digitized by Google

MADAME MICHEL.

« Demande. — Qu'est-ce que l'Angleterre? »

LE PETIT MICHEL.

« Réponse. — L'Angleterre est un grand pays séparé de la France par la Manche. »

MADAME MICHEL.

« Demande. — Qu'est-ce que la terre? »

LE PETIT MICHEL.

« Réponse. — La terre est un gros corps aplati sur les pôles. »

MADAME MICHEL.

Viens, mon petit chou, que je t'embrasse. Quelle intelligence pour son âge!

CABASSOL.

Ça?... ça ira un jour aux grandeurs, ça sera figurant au Cirque-Olympique, comme son oncle Thomassin.

MADAME MICHEL.

Allons, donnons un petit coup à la salle : les évolutions vont bientôt commencer... Il n'y aura pas assez de bâtons; je t'avais dit d'en aller chercher chez Bourbinier.

CABASSOL.

Je n'ai pas pu trouver sa demeure.

MADAME MICHEL.

Je t'avais pourtant bien donné son adresse : rue Saint-Denis, à gauche d'une boutique. Je suis sûre que mon petit Michel l'aurait trouvée.

CABASSOL.

Je crois bien, votre mioche!... Il sait la gigographie et les quatre parties du monde. Mais pourquoi Thomassin et Picheu font-ils leurs exercices à la même heure?

MADAME MICHEL.

C'est pour que leurs élèves entrent de moitié dans la conspiration contre Courtois.

SCENE II.

LES MÊMES, ÉLÈVES *de Thomassin.*

ÉLÈVES.

AIR : Clic, clic, clac.

V'nons, amis, car la classe commence :
V'là les serruriers,
Les menuisiers,
Les charpentiers.

Digitized by Google

AUTRES ÉLÈVES, *entrant.*

Messieurs, dépêchons, l'heure s'avance;
Recevez, amis,
Et les peintres et les commis.

UN JEUNE HOMME *de bon ton.*

Quelle singulière classe!
Mais, pour être tous d'accord,
Que notre bon ton, de grace,
Reste dans le corridor.

TOUS.

Adieu les rangs, adieu la distance.
Ici réunis,
Bien ou mal mis,
Soyons amis.

PREMIER OUVRIER.

Eh bien! est-ce que Thomassin ne va pas venir?

MADAME MICHEL.

Nous avons encore dix minutes.

PREMIER OUVRIER.

Qu'est-ce que nous ferons en attendant? Eh! dis-donc, Guichard, une partie de bouchon!

UN COMMIS.

Madame Michel, des cigares... Vous n'auriez pas des journaux, quelque chose à lire?

MADAME MICHEL.

Michel, prête-leur *Télémaque.*

SCENE III.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Pardon, est-ce ici que messieurs Thomassin et Picheu tiennent leurs classes?

Digitized by Google

MADAME MICHEL.

Oui, monsieur, veuillez vous asseoir, ils ne vont pas tarder à rentrer. Est-ce que monsieur voudrait s'initier dans les mystères de l'art?

GUSTAVE.

Je voudrais recevoir de ces messieurs quelques conseils.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ISIDORE.

ISIDORE.

Bonjour, madame Picheu, comment vous portez-vous? Ça va bien? .. Ah! tant mieux! merci, et vous?... Ils ne sont pas encore venus?... J'ai absolument besoin de leur parler.

MADAME MICHEL.

Eh bien! et ton mariage avec not' nièce, à quand?

ISIDORE, *d part.*

Not' mariage!... sa nièce!... quand les poules...

GUSTAVE.

Tiens! c'est ce jeune ébéniste que j'ai vu chez M. Courtois.

ISIDORE.

C'est ce bourgeois dont j'ai fait la connaissance aujourd'hui!... Bonjour, monsieur; par quel hasard ici? Venez-vous en tâter?

GUSTAVE.

Oui, et j'apporte l'inexpérience que vous aviez à la salle d'armes.

ISIDORE.

Je suis enchanté de vous voir... Ça fera que je pourrai vous rendre ce que je vous dois... vous m'avez enseigné l'épée, je vous inculquerai le bâton... je suis ici dans mon centre... ça fait que nous serons quittes. Cabassol, des bâtons.

Digitized by Google

CABASSOL.

C'est inutile, voilà M. Thomassin qui monte : c'est lui qui va vous dégrossir. (*à part.*) Il y a long-temps que je le suis, moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, THOMASSIN.

TOUS.

Ah! voici M. Thomassin!

THOMASSIN, *chantant.*

En avant,
Fanfan l'batoniste,
Puisque t'es artiste,
En avant!

Salut à tous ceux qui sont ici présens, monsieur Anatole, monsieur Edmond, monsieur Charles, monsieur... Ah! Coquillard, Isidore, Prévôt, Lhuillier, Crapinaud!... Je vois avec plaisir que l'honneur rassemble des hommes qui est si peu fait l'un pour l'autre... Bah! c'est égal... que les uns soient bien mis, les autres mal mis, artistes plus ou moins; moi, je me suis essayé dans tous les états.

AIR : J'ai long-temps parcouru le monde.

Avant d'être au Cirque-Olympique,
J'exerçais sur les boulevards;
J'avais l'art d'empaumer la pratique,
Et de fair' la queue aux jobards.
Devant la foule attroupée,
J'avalais un sabre, une épée,
De p'tit's souris, et cetera,
Et l'public avalait tout çà;
J'avalais un serpent boa,
Et les passans gobaient tout çà.

Véritable artiste protée,
J'menrôla chez le sieur Martin : (*bis.*)
Aux bêt's j'donnais la pâtée; (*bis.*)
Mais moi je mourais de faim. (*bis.*)
J'voulus d'venir un des émules
Du grand Pierrot des Funambules;

Digitized by Google

Puis j'voulus jouer aux domino'
Avec les chiens Fido, Bianco;
Et, faisant taire mes scrupules,
Je m'mis souffleur chez Bobino.

Mais las enfin de cette vie errante,
Je m'engageai chez messieurs Franconi :
Je m'fais par mois d'douze à quinz' francs cinquante;
Sur l'pied d'un ch'val je suis logé, nourri. (*bis.*)
Déjà l'public me remarque et me juge,
Depuis que j'fais un des flots du déluge; (*bis.*)
Mais, par malheur, ce rôl' si beau
Me met en nage, et je sors tout en eau.

C'est fatiguant de faire comme ça la mer agitée pendant une demi-heure... Heureusement que j'ai à côté de moi le flot n° 2, un bon buveur; nous allons nous rafraîchir dans les entr'actes... et puis on a sa petite particulière à l'amphithéâtre; elle vous a bientôt reconnu, elle dit : Il y a du Thomassin, du romantique, du vague sous ce flot-là. Aussi,

Je n'quitt' plus le Cirque-Olympique,
Dans l'mond' j'figure avec honneur:
Quand je pass' devant sa boutique,
La lingèr' sent battre son cœur.
Ornement du faubourg du Temple,
On me lorgne, on me contemple,
Chacun s'dit en me montrant :
Du Cirqu' c'est le beau figurant;
R'gardez-le donc, pas c'lui-là, l'autr' d'avant:
D'chez Franconi c'est l'plus beau figurant.

C'est pas tout de figurer et par ce moyen d'enflammer la beauté, il faut savoir la défendre. Cabassol, donne-nous deux serviettes, des bâtons de longueur. Qu'est-ce qui veut user ses cachets?

ISIDORE.

Monsieur Thomassin, voici un monsieur qui voudrait bien commencer; et puis, si vous voulez, je prendrai sa place après.

THOMASSIN.

Voyons, jeune homme, vous allez entrer dans une arme de grace et de nécessité... mais que ça ne vous rende pas tapageur... que ça ne vous serve qu'à défendre votre belle et à rosser ceux dont le physique vous déplaît... C'est une bonne idée que vous avez eue de venir : le bâton est aujourd'hui le complettement de l'éducation...

Digitized by Google

Voyons, jeune homme, en position. Placez-vous droit, tombez en garde. Le corps face; la pointe de vot' bâton à la hauteur de la figure de vot' adversaire; les coudes au corps. Attaquez franchement par deux coups de figure et deux coups de tête. (*après la leçon.*) Pour vous prouver, jeune homme, de quelle utilité que peut être le bâton, vous vous trouvez, je suppose, dans une rue, sur une place ou dans un carrefour; vous êtes spontanément attaqué par dix-neuf ou vingt-deux individus : avec un cornouiller vous les chassez tous comme des mouches. Exemple :

(*Il fait de grandes évolutions : à la* 19e *division du baton, il frappe doucement avec son bâton sur le gilet de Gustave.*)

Vous avez des dispositions... Je vous montrerai plus tard le moulinet, le coup du trousse-menton et la rose-couverte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PICHEU, *précédé de ses élèves.*

LE SÉLÈVES.

AIR : Prends-tu çà pour des prun' de mirabelle.

V'là les charbonniers,
Les chiffonniers :
Comm' vous autres,
Ce sont de bons apôtres;
Déposons nos crocs; plac', s'il vous plaît,
C'est la l'çon à deux sous le cachet.

PICHEU.

(*Il entre habillé dans une mode ridicule. Pantalon blanc.*)

Je sors de chez le marchand de vin... il y avait de la boue. Un Anglais me coudoie, je le rudoie; il veut m'allonger un coup de poing, je lui dis : Alte!... en position .. descendu!... et moi, rien;... pas même de tache au pantalon!... Voyez, blanc comme si ça sortait de la blanchisseuse!

« Les hommes sont égaux, ce n'est pas la naissance,
« C'est les évolutions qui fait leur différence. »

Digitized by Google

MADAME MICHEL, *lui présentant Gustave.*

Michel, je t'offre monsieur qui veut apprendre.

ISIDORE.

C'est une connaissance, faut le soigner.

PICHEU.

On lui donnera d'abord la leçon au mannequin.

ISIDORE, *à voix basse.*

Je voulais vous demander un grand service... ainsi qu'à M. Thomassin ici présent. J'ai une affaire demain matin, c'est ma première; j'veux mener ça chaudement : je vous retiens pour témoins.

THOMASSIN.

C'est dit... Bravo! il ne s'est pas adressé à Courtois.

PICHEU.

Oh! Courtois!... méchant moderne... C'est un insolent; il a fait sa tête : je le renie pour mon frère. Je l' verrais se noyer... je n' lui donnerais pas un verre d'eau... mais il va être coulé, et c'est pour ça que nous avons joint ce soir nos classes respectifs.

TOUS.

Il faut enfoncer le maître d'armes!

PICHEU.

Enfonçons! Ton opinion là-dessus, Cabassol?

CABASSOL.

V'là mon idée : Si nous faisons du bruit, il y a des malades au cintième... on nous mettra à la porte. Avec ça que nous devons déjà deux termes... j'ai dit.

TOUS.

Il a raison! à bas Courtois!

SCENE VII.

LES MÊMES, COURTOIS.

COURTOIS.

J'en entends de belles sur mon compte!

PICHEU.

De quel droit viens-tu dans un lieu où ta présence n'est pas à sa place?

COURTOIS.

Du droit que possède le principal-locataire d'empêcher l'entrée d'une maison à de certaines gens qui finissent par détériorer les planchers. Toi ici, Isidore? vous,

Digitized by Google

Gustave!... vous, messieurs!... Vous voulez donc me déshonorer?... vous voulez donc vous perdre la main?

THOMASSIN.

Vous perdre la main! Le bâton sert à développer les graces du corps et à montrer de l'adresse; et en voici la preuve. Un peu de place, s'il vous plaît... Ceci, après tout, n'est qu'un badinage, un hors-d'œuvre de mes leçons. (*il se fait place avec son bâton.*) Assieds-toi, Cabassol. Quelqu'un de la société aurait-il une pièce de vingt sous dans sa poche, par hasard?... merci. (*il place la pièce sur le nez de Cabassol.*) Remarquez, la figure de monsieur est plate, la pièce est plate...., ça fait plat, double plat, contre plat... Remarquez encore que si je tape trop bas, je meurtris la charmante fossette du menton... trop haut, je fends le nez : prenons donc le juste milieu en toute chose... ce n'est pas que je craigne de défigurer ce visage, au contraire; mais enfin, monsieur est presque mon semblable, et je lui dois encore des égards... j'approche. (*il fait tourner le bâton dans ses doigts en fredonnant.*) Admirez la profonde anxiété qu'il éprouve. (*il fredonne.*) Riez, maintenant. (*il fredonne.*) Chantez *vive la lithographie*... enlevé!

(*Il enlève la pièce de dessus le nez de Cabassol.*)

TOUS.

Bravo! bravo! Thomassin.

PICHEU.

Vous n'avez dit tous deux que des absurdités. Rien n'est plus sacré, plus antique que le chausson : la première giffle et le premier coup de pied furent donnés à Abel par Caïn. Tu n'as donc pas lu l'*Histoire de France?* Tu dis, Thomassin, que le bâton est l'ami de l'homme : faux! Les v'là les amis de l'homme; ils sont inséparables. Tiens, écoute, Thomassin, tu vas à l'Ambigu voir Beauvallet, tu es au parterre. Dans l'entr'acte, on te chippe ta place; tu trouves un être assis sur ton mouchoir : naturellement tu veux te venger. As-tu là une épée, une canne, ou même un simple parapluie? Non; tout ça se dépose au bureau : il ne te reste que tes bras et tes jambes, on sort rarement sans ça : emploie-les donc, cornichon. Tu as devant toi un individu d'un mètre soixante-quinze centimètres; tu n'entends plus rien, tu ne vois rien, tu deviens nul : tu l'invites à changer de place, l'entêté ne

Digitized by Google

veut pas; tu te rappelles mes leçons; en deux minutes il est sous la banquette... et tu vois Beauvallet.

ÉLÈVES DE PICHEU.

Très bien! très bien!

PICHEU.

Perfectionnement!... Je suis au jardin Turc avec Mme Picheu; nous prenons la demi-tasse. Des modernes insultent grièvement mon épouse : je leur intime l'ordre de cesser; point de réponse. Je pose ma demi-tasse, je prends mon tabouret comme ça (vous êtes vous autres les gamins), je recule d'abord, je fais un demi-cercle, cinq losanges, le carré de l'hypothémus... six... sept... (*tous les élèves se sauvent.*) je suis vainqueur, je m'assieds... et j'achève tranquillement ma demi-tasse.

LES CHAUSSONISTES.

Bravo! bravo!

PICHEU.

On a, je crois, demandé de la grace : en voilà de la grace. Viens ici, Cabassol; en garde!

CABASSOL.

Allons, je vais recevoir ma pile. Chien de métier!

PICHEU.

Messieurs, de tous les exercices la plus belle est celle du chausson : c'est si tellement vrai, que pour approfondir mon art je suis été reçu dans plusieurs académies de la rue Mouffetard et de la rue Coquenard, et que tous les académiens m'ont nommé premier professeur. Toute ma famille sait s'aligner : voilà mon fils, qui est plus jeune que moi; eh bien! il descendra un homme de six pieds quand j'voudrai. J'ai même montré à ma femme à recevoir pas mal de giffles. (*il s'allligne.*) Attention, vous autres! je veux ici reculer les bornes de l'art... Recule-toi..... Vous allez voir l'attaque... Cabassol vous montrera la parade..... Le coup dans l'os du trébia. (*il alonge un coup de pied à Cabassol dans le tibia.*) Très bien; maintenant fais la parade... Démancher la roture du genou. (*il le frappe sur la rotule.*) Montre maintenant la parade.

CABASSOL.

Il en est bien temps!

PICHEU.

Le coup du cristalin. (*il lui met les doigts dans les yeux.*) Pare, maintenant. (*Cabassol s'éloigne.*) Je veux dire : Pare donc.

Digitized by Google

CABASSOL.

Ah! pardon excuse.

LES ÉLÈVES.

Honneur à Michel!

AIR :

C'est charmant,
Ravissant!
Qu'il s'efface
Avec grace!
C'est charmant,
Ravissant!
Qu'il montre de talent!

COURTOIS.

Ai-je montré assez de magnanimité dans mon silence! mais il est temps que ça finisse... Je vous déclare donc que je vous ferai donner congé... Isidore, que je ne te voie plus remettre les pieds ici dans un chausson; ou, comme tuteur d'Augustine, je te refuse sa main. Quant à vous, monsieur Gustave, rappelez-vous que je fus votre premier maître (*bas.*) et que je suis demain votre témoin. Sortons de cette salle!

PICHEU.

Si ce n'était pas un frère, comme on le descendrait!

ISIDORE, *à Thomassin et à Picheu, en sortant.*

Je compte toujours sur vous pour demain matin... Le rendez-vous à cinq heures chez le marchand de vin en face.

PICHEU.

J'y serai.

THOMASSIN.

Et moi aussi.

MADAME MICHEL.

Ah! ça j'espère que vous ne laisserez pas demain massacrer mon pauvre Isidore.

THOMASSIN.

Soyez tranquille, belle-sœur.

PICHEU.

Nous serons là.

THOMASSIN.

AIR du deuxième acte de Newgate.

Bonsoir la compagnie;
La classe est finie.
Descendons en deux temps,
Et gare aux passans!

Digitized by Google

TOUS.

Bonsoir la compagnie, etc.

THOMASSIN.

Demain hors la barrière,
Isidor', sur l'terrain,
De mon bambou, j'espère,
Rossera son bambin.

TOUS.

Bonsoir la compagnie, etc.

PIGHEU.

Isidore, j'espère,
Chaussera le chausson;
En attendant la guerre,
Allons prendre un canon.

TOUS.

Bonsoir la compagnie, etc.

(*Ils sortent tous bras dessus bras dessous.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

Digitized by Google

QUATRIÈME TABLEAU.

L'EXPLICATION.

La scène est au bois de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDORE, *entrant vivement.*

C'est ici !... personne encore... tant mieux... j'ai eu si peur de n'être pas le premier... Il y a même long-temps que je serais arrivé sans ces deux flâneurs de Thomassin et de Michel qui sont encore à trois cents pas en arrière. C'est donc pour tout à l'heure !... Ah ! je l'aimais bien !... Je crois que je l'aime davantage à présent que je vais me faire tuer pour elle... et ma pauvre mère !... je l'ai vue hier soir, je lui ai dit : Maman, embrasse-moi... encore une fois !... — Comme t'es pâle, mon Isidore; pourquoi viens-tu à minuit? — Pour rien... Adieu, maman. Je vas me coucher par là-dessus... pas moyen de dormir... On a beau se sentir du cœur, on passe toujours une mauvaise nuit... bah ! c'est égal, quand on y est... on y est... Augustine !... ma mère !... comme je vous aime !... et pourtant entre elles deux quelle différence !

AIR : Ah ! si ma femme me voyait !

Si ma maîtresse me voyait
Montrer pour elle du courage,
Elle en serait glorieus', je gage,
Son amour-propr' s'rait satisfait,
Si ma maîtresse me voyait!
Mais si j'avais ici ma mère,
Un autr' sentiment l'agit'rait...
Ma maîtress' de moi serait fière,
Et ma pauvr' mère pleurerait,
Si ma pauvr' mère me voyait.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ISIDORE, GUSTAVE, *qui est entré sur la fin de l'air.*

GUSTAVE,

C'est, je crois, ici le lieu du rendez-vous. (*à la cantonade*) Voyez, messieurs, si l'on vient.

ISIDORE, *à part.*

Est-ce lui ? non c'est ma nouvelle connaissance.

GUSTAVE.

C'est mon petit ébéniste !... Il est donc dit que nous nous rencontrerons toujours... même sur le terrain.

ISIDORE.

Ah ça ! vous deviez vous battre ce matin. Est-ce fait ?

GUSTAVE.

Je suis encore à attendre mon adversaire... mes témoins sont ici près...

ISIDORE.

Les miens, *idem.*

GUSTAVE.

L'heure s'avance... mon partener est en retard... je commence à croire que c'est une mauvaise plaisanterie.

ISIDORE.

Le mien me fait l'effet de cagner.., qu'en dites-vous ?

GUSTAVE.

Aussi pourquoi vais-je m'aviser d'accepter le défi d'un inconnu ?

ISIDORE.

Tiens... c'est comme le mien... il est anonyme !.. Figurez-vous que cet individu veut m'enlever le cœur de celle que j'aime. Hier je vais chez elle... rue Beauregard.. et je la trouve..

GUSTAVE *étonné.*

C'est ma rue.

ISIDORE.

Beau quartier.., rue superbe... Voilà que j'm'aperçois...

(*L'horloge du fort sonne six heures.*)

GUSTAVE, *à part.*

Six heures !... j'entends venir... ce sera lui, sans doute; il faut que l'ébéniste s'en aille...

Digitized by Google

ISIDORE, *de même.*

Faut pourtant que le bourgeois décampe d'ici.

GUSTAVE, *lui frappant sur l'épaule.*

Adieu, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Adieu, monsieur Gustave.

GUSTAVE, *à part.*

Il reste toujours là.

ISIDORE, *de même.*

Il a pris racine.

GUSTAVE.

Mon jeune ami, je vous préviens que c'est ici ma place.

ISIDORE, *étonné.*

C'est la mienne aussi.

GUSTAVE.

C'est singulier... (*se fouillant.*) Cependant mon cartel dit bien au polygone.

ISIDORE, *étonné.*

Voyons donc... je me reconnais... c'est mon écriture.. de la coulée.

GUSTAVE.

Serait-il possible ?

ISIDORE.

Rue Beauregard. C'est lui... c'est le séducteur...

AIR de la Pie voleuse.

Quoi ! c'est vous qui m'avez fait outrage ?
Non, rien ne peut contenir ma rage ! (*bis.*)
Quoi ! c'est vous ?
Redoutez mon courroux !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, COURTOIS *et* DESROSIERS, *portant des épées,* THOMASSIN *et* PICHEUX, *accourant du côté opposé, portant l'un des bâtons, et l'autre tenant de gros souliers ferrés à la main.*

LES QUATRE TÉMOINS.

Ah ! mon Dieu ! quel est donc ce tapage ?
Eh ! n'allez pas si vite en ouvrage !
Nous sommes témoins... selon l'usage,
On ne doit point se tuer sans nous.

Digitized by Google

COURTOIS.

Comment, monsieur Gustave, vous avez mon futur neveu pour adversaire ! et mes frères sont les témoins !... quelle Thébaïde !

THOMASSIN.

Je n'y comprends rien !...

ISIDORE.

C'est lui qui est mon ennemi, qui m'a insulté dans la personne de votre nièce.

COURTOIS.

Il a insulté ta future !

PICHEUX.

Le nœud gordien se complique.

ISIDORE, *arrachant les épées à Desrosiers.*

Voici la vôtre, défendez-vous!

THOMASSIN, *séparant les épées avec ses bâtons.*

Un instant... voici les armes de l'occurrence.

PICHEUX.

Les voilà les véritables défenses : quatre escarpins pesant chacun six livres.. total, vingt-huit.

COURTOIS.

Je ne permettrai jamais que mes élèves se dégradassent à ce point.

THOMASSIN, *agitant son bâton.*

Eh bien ! on ne se battra pas, ou je fauche tout.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTINE, MME MICHEL, *accourant.*

AUGUSTINE, *se précipitant au milieu d'eux.*

Arrêtez !.. arrêtez !

PICHEUX.

Tableau des Sabines, peint par Raphaël.

THOMASSIN.

Seulement le costume est plus décent.

COURTOIS.

Vous osez venir ici, mademoiselle, après ce qui s'est passé ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

AUGUSTINE,

Je suis bien innocente... demandez à monsieur si j'ai

Digitized by Google

jamais répondu aux signes d'amour qu'il me faisait de sa fenêtre.

GUSTAVE.

Mais ce n'est pas à vous, mademoiselle, que j'adressais mes hommages, c'est à la dame dont la fenêtre touche à la vôtre. Une brune, au deuxième, n°29, rue Beauregard.

DESROSIERS *troublé.*

Une brune... le 29... délaissée... au deuxième! C'est elle! c'est ma femme!

TOUS.

Sa femme!

PICHEUX.

Un de plus.

AIR : Quelle aventure singulière!

Quelle aventure inattendue!
D'l'honneur d'un autre il prenait soin;
Mais v'la que la dame inconnue
S'trouve êtr' la femme du témoin.

DESROSIERS *à Gustave.*

Vous me rendrez raison, j'espère,
Monsieur, sans vous faire prier;
Maintenant je suis dans l'affaire
Pour mon compte particulier.

TOUS.

Quelle aventure inattendue! etc.

GUSTAVE.

Mon cher Desrosiers, que veux-tu? je ne savais pas que ce fût ta femme; mais rassure-toi, elle n'a jamais daigné faire attention à mon amour. Pour plus de tranquillité, je déménage au terme.

PICHEUX *à part.*

Le terme?.. faut le payer le terme, voilà l'embêtant... trente-sept livres dix sous.

COURTOIS.

Allons, personne n'a tort; c'est encore là un de ces hasards fortuits.

DESROSIERS.

Je sais bien que je ne peux pas lui en vouloir.

COURTOIS.

Messieurs, nous sommes venus sur le terrain; l'affaire ne peut pas se terminer ainsi.

PICHEUX.

Non, non! Pour que l'honneur et l'estomac soient entièrement satisfaits, il faut déjeuner.

Digitized by Google

THOMASSIN.

C'est juste. (*montrant Desrosiers.*) Monsieur paiera les cotelettes.

ISIDORE.

Et réconciliation générale.

COURTOIS, *au public.*

Air de la sentinelle.

Trois professeurs d'escrime se sont joints
Sur le terrain, pleins d'une ardeur guerrière:
C'est vous, messieurs, qu'ils ont pris pour témoins;
C'est donc à vous d'arranger cette affaire.

THOMASSIN.

Mieux qu'mon bâton vous m'servirez d'appui
Pour soutenir cette bluette.

PICHEUX.

D'mon art j'peux m'vanter comme lui,
Mais vous avez seuls aujourd'hui
Dans vos mains la botte secrète.

TOUS.

D'son art il peut s'vanter comm' lui;
Mais vous avez seuls aujourd'hui
Dans vos mains la botte secrète.

FIN.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Vernouil, n. 4.

Digitized by Google